

DU MÊME AUTEUR

aux éditions L'Atalante
Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port
Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie
Le jour se lève, Léopold ! suivi de *Souvenirs assassins*
Si vous êtes des hommes ! suivi de *Réception*
Monsieur Armand dit Garrincha suivi de *Sixième solo*
Un cœur attaché sous la lune suivi de *Pœub*
Fatigues & limaçons suivi de *Le Nègre au sang*
Six solos
Cinq duos

aux éditions Bourgois
Saint Elvis suivi de *Carton plein*

aux éditions Comp'act
Papa

Théâtre des Treize-Vents
Domaine Ventre

In La Revue du théâtre
Plus d'histoires, prologue pour un nouveau théâtre

La Chartreuse - CNES
Encore plus de gens d'ici

SERGE VALLETTI

Tout est vécu

Tentative d'entretien biographique avec

Claude Guerre

LES SOLITAIRES INTÉMPÉSTIFS

Ouvrage publié avec le soutien
de la MC2 : Maison de la Culture de Grenoble

Des extraits de ces entretiens réalisés par e-mail dans l'hiver 2003-2004 pour être représentés à l'occasion du Festivalletti à Grenoble les 13 et 14 mai 2004 sont parus dans *Vingt angles pour voir Serge Valletti*, cahier publié par la MC2 : Maison de la Culture de Grenoble, sous la direction de Gilles Costaz.

En préparant le programme de Festivalletti, je songeais à la folie évidente et inédite de ce projet : célébrer, en grand, un auteur de théâtre vivant. Il m'a semblé juste de profiter de cette célébration pour qu'il laisse libre cours à sa pensée, quelque part dans un cadre public. Pour cela, la forme de l'entretien conduit par un complice de longue date s'est imposée ; parce qu'il permet de vagabonder en eaux de toutes températures, troubles ou limpides, profondes ou superficielles, l'entretien – esquisse de dialogue philosophique, dans l'idéal – laisse apparaître comme nulle part ailleurs le mouvement d'un être et donc, d'une pensée. Quand il s'agit d'un auteur vivant, cela peut devenir précieux et quand il s'agit de Serge Valletti, qui se compare à un saumon, cela peut, en plus, devenir très drôle.

CÉCILE BACKÈS

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-117-2

CLAUDE GUERRE : Je ne vous ai demandé ni la date ni le lieu de votre naissance, n'étant pas intéressé à constituer votre véritable biographie. Ce n'est pas que cette biographie ne soit pas à écrire. C'est bien plutôt qu'elle n'apprendrait rien sur vous mais sur un autre, un certain Serge Valletti.

Avouez que... apprendre que vous êtes né ! Nous le savons ! Je ne veux pas exagérer, mais enfin, vous êtes là, devant nous en chair et en os, et nous nous en doutons un peu que vous êtes né. Que vous êtes né quelque part ! Comment faire autrement ? Certains ont essayé de ne pas naître. En général, elles se sont débrouillées, les mères, pour les foutre dehors quand même en les baptisant Fainéant. Ensuite, ils vont à la mairie se faire changer le nom. Parce que ça marque mal un type qui ne veut pas quitter sa mère. Le père boulanger dit : eh ben voilà, il a du pain sur la planche !

Passons sur le métier du père. Le vôtre en avait plusieurs. Ça ne va pas être commode.

Non, il n'était pas Capitaine, votre papa, ni Peseur Juré, je le sais, il était... ça va leur en boucher un angle comme dit Globul. Non, il s'appelait pas Globul, son père à Valletti ! (c'est dans quatre-vingt-dix pour cent

des cas pareil, même dans les familles d'écrivains), le père à Valletti, il s'appelait Valletti. Ah ! on est bien avancé, là. Il sera l'heure de partir qu'on en sera encore aux prolégomènes. Non, c'est pas un quartier de Marseille ! Non ! Aux premiers atouchements, quoi !

On retrousse les manches et on le dit carrément : une biographie ? Non ! Je dis non à la biographie en général et à celle de Valletti en particulier.

Et je dis pourquoi : qu'il soit allé à l'école ? Hélas ! On s'en doute. Il est allé se faire massacrer l'humour à l'école pour apprendre... vous avez lu le français qu'il écrit ? Non, mais ! Vous l'avez seulement lu avant de vous précipiter ici aussi nombreux ! Et nombreuses ! Je remarque. J'observe. La biographie intéresse plus les femmes que les hommes. C'est du vivant, les femmes aiment le vivant. Elles font des enfants pour ça : inventer le vivant. Heureusement pour vous, Valletti, ce sont les femmes qui vous mettent les personnages au monde ! Et dans une certaine pièce de vous que je connais bien... Une, deux, trois, quatre, oui là, derrière le monsieur, là ! c'est bien une dame qui se cache timidement, non ? Non, madame, je ne vais pas vous demander de faire un enfant à Valletti, non, non, n'ayez crainte ! Je compte les dames, et voilà : soixante et dix-neuves, quatre-vingtes, quatre-vingte et une ! c'est ce qu'il faut de mamans pour une seule de vos pièces intitulée *Pæub* dans laquelle se pressent quatre-vingt-un personnages, eh oui ! Tout le monde admire votre optimisme. Vous ne faites pas dans la demi-mesure et le Sinistre de la culture n'est pas votre ami : vous ha-

biliez une grosse partie de l'intermittence en France dont on sait qu'elle va nu-tête et nu-pieds, vêtue d'un misérable protocole qui lui cache avec peine le sexe et ne lui tient guère chaud, mais comment les nourrir tous ces enfants ! Les allocations familiales n'inscrivent pas les personnages, sinon, vous seriez riche, Serge Valletti !

C'est cela que le public de biographie veut savoir en premier : si vous êtes riche. Si le théâtre, ça rapporte ! Ensuite, il vous demandera le prénom de votre sœur, où vous avez connu votre premier amour, c'est charmant ! Une Marseillaise, comme Papa, je veux dire le borgne avec ses trois filles, il aime la Marseillaise par-dessus tout ! Ça fait froid dans le dos.

Le public, donc, le public de biographie, il viendrait pour ça : nom ? prénom ? âge ? sexe ? qualité ? métier ? taille ? poids ? aimez-vous les petits pois ? la brandade de morue ? Ah ! on aurait cru (ça rime) ! goût particulier ? enfants ? Dans *Pæub*, justement on en parlait : quatre-vingt-un enfants ! Et tous les autres ! Dans plus de soixante pièces ! Une armée d'enfants ! Qui ne s'appellent pas Valletti, non, ils portent le nom de leurs mères : l'Inspiration, la Muse du Prado, la Belle de Mai, la Virago du Vélodrome, la Bonne Mère, la Tubaneau, la Rue de Rome (habillée, celle-ci, la robe de la couleur de la voiture), la Corniche, la Charité, Elle Court Belsunce, la Gare Saint-Charles, la Chatte au Diffe, la Joliette, toutes les Calanques et tous les Cageots de la Canebière... ça en fait du monde. Et Valletti, il aime le monde. Il aime l'humanité !

Mais une biographie ? Jamais. Et si je dis jamais, je vais dire pourquoi ! Oui ! Je vais dire pourquoi, et je

vais dire comment. Absolument ! Je vais tout dire. Je mettrai tout sur la place et le public jugera. Je ne connais que ça : le public. Il est là, il a payé, il est roi, et là-dessus, nous sommes d'accord tous deux, si la chaussure lui plaît, il s'en va content, sinon il va voir ailleurs, c'est connu, donc, un seul mot : la vérité.

Eh bien, la vérité, ça ne veut rien dire, je vous le dis, à Marseille on le sait mieux qu'ailleurs. Et peut-être que cette ville peut nous apprendre ce quelque chose qui lui vient de la mer, n'est-ce pas, qui lui vient du large, de l'incertitude de l'horizon marin, nous apprendre à nous qui sommes Avignonnais, pauvre ! bien au chaud dans les terres, peut-être que Marseille peut nous apprendre à travers cet homme, non pas que la vérité n'existe pas, non, mais que la vérité est multiple. La vérité, c'est que les vérités se pressent en foule derrière la porte de toutes les interrogations. Vous le verrez. Cet homme ne répond jamais aux questions qu'on lui pose mais à la question suivante que vous n'avez pas encore posée, ou bien à la question de la semaine dernière ! C'est selon son humeur ! Il a des humeurs ! Et si parfois, à une question simple il répond oui, vous pouvez vous attendre à un démenti dans la seconde qui vient. Il dira qu'il était saoul, ce qui arrive. Il dira qu'il était déprimé parce qu'on a encore perdu malgré que Drogba nous a marqué trois buts ! Il dira qu'on l'a contraint sous la menace. Il dira que vous parlez chinois, qu'il n'est pas assez instruit, que c'est bien pour vous faire plaisir, et aussitôt après il regrettera ses déclarations et vous enverra les huissiers comme dans *Les Plai-deurs* !

Alors ? Ce « peut-être-oui », qu'allons-nous en faire ? Que nous apprend-il, franchement ? Je vous le demande ! Cet homme est un homme. Grande découverte ! Il a des défauts, certes, qui n'en a pas ? Et peut-être plus qu'un autre. Parce qu'il a plus le droit qu'un autre d'avoir des défauts. Et pourquoi a-t-il plus le droit qu'un autre d'avoir des défauts ? Vous me le demandez alors je vais vous le dire. Mais, madame, parce que Valletti est un écrivain ! Et qu'avec ses défauts, il fait des personnages, et que ses personnages nous apprennent à nous, public et simples mortels, à nous comporter mieux, à critiquer nos défauts justement, à nous a-mé-lio-rer ! Regardez cette cohorte de personnages qu'il a mis au monde, l'écrivain Valletti : des gueux, des voleurs, des mendiants, des blaireaux, des catins (comme si franchement, il en manquait), des tueurs, des imbéciles (beaucoup ! beaucoup d'imbéciles), et en plus des idiots, des... des... j'ose le dire, des tout simplement cons ! quoi, des mecs que tu leur prêterais pas un demi-sou, des rêveurs, des endormis, des éclopés, des illuminés, des menteurs (alors là, une armée de menteurs-fabulateurs-inventateurs-tricheurs), des bandits, je l'ai dit déjà, je me répète en boucle...

N'est-ce pas sa fonction de nous écarquiller les yeux ? Et comment nous écarquiller mieux qu'en nous mentant pour nous dire la vérité, la vérité qui est un mensonge ? Valletti, il aurait fait de la politique, il serait riche ! Il serait mieux que Marchand de Tapie. Il aurait vue sur le Luberon, je vous le dis. Eh bien cet homme, ce lascar, cet improbable, cet inimaginable, vous voulez le saisir dans une biographie ? Vous

voulez le cerner et le réduire ? Et pourquoi pas l'enfermer, pendant que vous y êtes, dans une carapace d'homme humain dont il ne pourra plus s'évader pour nous raconter des histoires ?

Non, laissons cet homme répondre aux questions qu'il voudra. Laissons les questions sans réponses. Laissons les interrogatoires de police là où ils sont. Nous n'avons pas beaucoup à gagner avec l'ordre du monde et plus à son désordre. Adieu les colonnes comptables, vive la légende ! Voici à quoi vous allez assister ici aujourd'hui : à l'érection d'une statue qui n'encombrera jamais le Vieux-Port, je l'espère, ni le Jardin du Luxembourg, et sur laquelle il serait écrit : Serge Valletti, invention d'inventeur.

(Silence.)

SERGE VALLETTI : Ma biographie tient en peu de mots : deux dates, celle de ma naissance et celle de ma mort.

Ça, c'est à Lisbonne. Ce n'est pas notre histoire.

On ne va pas s'en sortir par citation.

Et puis, il n'y a qu'une date. Parce que vous n'êtes pas mort, tout de même !

C'est bien le problème.

Je veux dire : que faire quand on est vivant ?

Certainement pas répondre aux questions stupides d'un Parisien. À toutes les questions stupides,

d'ailleurs. Pardon pour le Parisien. À toutes les questions.

Aux questions, est-ce qu'il faut répondre ?

Est-ce que les questions ne sont pas plus intéressantes avant qu'on y réponde ?

(Un temps.)

Moi, franchement, je préfère entendre des questions. Je trouve que les questions répondent plus aux questions qu'on se pose que les réponses qu'on entend. En général.

(Un temps.)

Vous êtes, donc Serge Valletti ?

Oui et de plus en plus, le matin je me réveille, j'ouvre un œil et je ne me vois pas, la nature est ainsi faite que l'on ne peut pas se voir soi-même.

J'aperçois un tableau au mur de ma chambre. Ce sont des anges, des angelots, des chérubins, un peu gros et joufflus. Ils jouent dans l'eau toute la journée. En tout cas quand j'ai les yeux ouverts. Je ne sais pas s'ils continuent quand je les ferme. Je n'en suis pas sûr.

Ce n'est que dans le miroir de la salle de bains que je commence à me voir.

J'observe les changements. Un peu comme les falaises de Normandie, on voit bien d'où vient le dépérissement, de l'eau salée de la mer. C'est ça qui

creuse. Mais pour les visages ce serait plutôt l'air ambiant.

Après avoir bu mon café j'ai le choix entre aller acheter mes journaux et ne rien faire.

Une fois sur trois je choisis de ne rien faire.

Je m'use.

C'est-à-dire que je travaille comme le bois.

En grinçant, lorsqu'on ne s'y attend pas.

Avez-vous pensé un jour à la langue propre marseillaise, comment dire ? À cet ersatz de langue provençale, qui traîne sur le marché des Capucins, mêlée d'arménien, d'espagnol, d'italien ?

Un jour ? Si j'y ai pensé un jour ? Mais tous les jours ! Mon père Alexandre avait peint un tableau qui représentait le marché des Capucins vu d'en haut et il était accroché au mur de la maison. Ce tableau a disparu. Ou plutôt non, mon père l'a échangé contre un autre qui a été réalisé par un peintre avec qui il s'était lié d'amitié et qui s'appelle Alex Tcharnievsky. Il l'a donc échangé avec un tableau qui représente des femmes qui discutent dans une arrière-salle de bar. Le tout a été réalisé en Arles. Ce peintre américain est reparti aux États-Unis mais j'ai dans une de mes boîtes cette toile très belle.

Et il reste une trace du tableau du marché des Capucins sur une photo couleur de la maison à Marseille.

Il faut les voir toutes les deux. C'est quand même la base.

Voilà donc les accents qui arrivent et ils sont aussi : russes, américains et arlésiens. Genre : Oh Feutard ! Y me drouse les rangers, le cravateur ! Non ?

Ça va pas ?

C'est pas ça ?

J'ai que mal répondu à la première question ?

Tu vas me frapper ?

Méchant !

Tu as bien répondu (on pourrait parler tantôt à « tu » tantôt à « vous », ce serait bien) mais tu as parlé du marché des Capucins sans parler de *Chez Soi* ! Impensable ! Et ça me fait penser à Bernard Palmi qui vient de mourir d'un coup, comme ça, sur le divan, le pauvre, d'un coup, vraiment. Il s'est assis, et il est parti. Il paraît que sa femme, elle est rentrée et elle l'a vu sur le divan, il était là comme ça, il disait rien, il avait l'air bien, à part qu'il était mort.

J'ai déjeuné l'autre jour (jeudi 18 mars 2004) avec Jean-Christophe Bailly et la conversation est venue justement sur *Chez Soi*, rue Papère. Il m'a dit qu'il adorait cet endroit où de vieux Marseillais mangent seuls, le dos à la rue, sans un mot. Effectivement c'est une institution marseillaise. Il y a là quelque chose d'important : d'abord que le restaurant où l'on va s'appelle *Chez Soi*. C'est une sorte de comble. Ça a l'air d'un gag mais en fait c'est très profond. C'est en relation avec le travail et la pensée. Si on veut se faire la cuisine « chez soi », il faut d'abord aller faire des courses, puis se faire la cuisine, puis mettre la table. Autant de choses qui (à moins d'en faire un art de